

# RECOUDRE L'AUBE EN LISIÈRE

*Luna M.*



# **Recoudre l'Aube en lisière**

*Par Luna M.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Les Cicatrices de l'Azur	4
Chapitre 2 : L'Étrangère au Teint de Brume	8
Chapitre 3 : Le Serment de la Sutureuse	12
Chapitre 4 : Le Premier Fil de Poussière	17
Chapitre 5 : Les Murmures de la Forêt Farouche	21
Chapitre 6 : La Mémoire du Verre	26
Chapitre 7 : L'Hérésie Chromatique	31
Chapitre 8 : La Nuit des Mailles Rompues	36
Chapitre 9 : Le Sacrifice de l'Aube	41
Chapitre 10 : La Couture du Cœur	45

# Chapitre 1

## Les Cicatrices de l'Azur

L'orage avait laissé un goût de silex et de violette sur la langue du monde. Dans le Val sans Nom, là où les collines ondulent comme les flancs d'une bête endormie, la lumière de l'après-midi ne tombait pas, elle infusait. Elia ajusta la sangle de son tablier de lin, dont les poches bruissaient de secrets minéraux, et leva les yeux vers la voûte céleste. Là, juste au-dessus de la cime des mélèzes chantants, l'azur s'était fendu. Ce n'était qu'une petite balafre, une boutonnière d'un blanc de lait qui laissait entrevoir le vide diaphane de l'envers du décor, mais pour Elia, cela résonnait comme une fausse note dans une symphonie de cristal.

Elle s'assit sur un affleurement de mousse étoilée, ses genoux s'enfonçant dans le velours vert qui exhalait un parfum de terre ancienne. À ses côtés, Étincelle s'étira. Le renard de verre fit tinter ses articulations de silice, un bruit de carillons lointains que le vent emportait vers les ravines. Le petit animal était une merveille de transparence ; dans ses veines de quartz, on voyait courir des reflets d'aurore et des fragments de foudre capturée. Il posa son museau translucide sur la cuisse d'Elia, ses yeux de topaze fixés sur la plaie du ciel.

— Ce sera une suture de soie, murmura Elia, sa voix glissant comme de l'eau sur des galets. Une simple caresse pour refermer le jour.

Elle plongea la main dans l'une de ses poches profondes. Ses doigts, marqués de fines cicatrices d'argent, cherchèrent l'aiguille forgée dans le reflet d'une étoile polaire. L'outil était si fin qu'il semblait disparaître dès qu'on cessait de le regarder. Puis, elle sortit l'écheveau : un fil de lumière boréale, prélevé lors d'un hiver où le nord avait embrassé le sud. Le fil palpitait d'un vert électrique, changeant, aussi indomptable

qu'une mèche de cheveux sous l'orage.

Avec une lenteur de racine qui s'enfonce, Elia enfila l'aiguille. Elle n'avait pas besoin de regarder ses mains ; elle connaissait la trame de l'univers au toucher, chaque fibre de vent, chaque nappe de brume ayant sa propre rugosité, son propre grain. Elle se leva, ses pieds nus ancrés dans le sol comme s'ils cherchaient à puiser la sève des profondeurs, et tendit le bras.

Le geste était une danse. Elle ne piquait pas le ciel ; elle l'invitait à se rejoindre. À chaque passage de l'aiguille d'argent, un frisson parcourait l'atmosphère. L'air se densifiait, devenant presque liquide autour de ses doigts. Le fil vert s'enroulait, s'insinuait dans la déchirure, mariant les bords effilochés de l'azur avec une tendresse de mère.

Étincelle se redressa, les oreilles pointées vers les hauteurs. Un murmure monta de la Forêt Farouche, cette sentinelle végétale qui bordait le Val. Les arbres ne se contentaient pas de pousser là ; ils veillaient, leurs racines s'entremêlant comme des doigts de géants protégeant un trésor fragile. Ce jour-là, le chant des feuilles avait une teinte de cuivre, une résonance de métal froid qui ne plaisait guère à la Sutureuse. La forêt semblait humer l'air, jalouse, sentant peut-être que l'équilibre qu'Elia maintenait avec tant de soin commençait à s'étirer comme une corde de violon trop tendue.

— Ne t'inquiète pas, l'Ancienne, chuchota Elia à l'adresse d'un chêne dont l'écorce évoquait un visage tourmenté. Je ne fais que recoudre les larmes du vent.

Le ciel réagit à la suture. Une chaleur douce se répandit depuis le point de réparation, comme si le soleil lui-même venait poser un baiser sur la cicatrice invisible. L'accroc disparut. Le bleu redevint un océan sans rides, une nappe de soie parfaite tendue au-dessus des mortels. Elia coupa le fil d'un geste sec des dents — il avait un goût de menthe poivrée et d'altitude — et laissa le surplus s'évaporer dans l'éther.

Elle soupira, sentant le poids de la fatigue peser sur ses épaules. Réparer la voûte céleste demandait une part de son propre souffle, une ponction discrète sur sa force vitale. Elle se tourna vers son atelier, une structure de chaume et de bois flotté qui semblait avoir poussé du sol plutôt que d'avoir été bâtie. Les murs étaient tapissés de lichen luminescent, et le toit était une cascade de glycine d'argent qui ne fanait jamais.

En marchant vers le seuil, elle sentit le regard de la forêt s'intensifier. Les ronces de nacre, d'ordinaire dociles, s'étaient rapprochées du sentier. Leurs épines, semblables à des griffes de porcelaine, brillaient d'un éclat inquiétant sous la lumière déclinante. Le Val sans Nom changeait de peau. L'air devenait plus lourd, chargé d'une attente fébrile.

Elle entra dans l'atelier. L'odeur de la lavande séchée et des infusions de mémoire l'accueillit comme une vieille amie. Sur les étagères de bois pétrifié, des centaines de bocaux en verre soufflé contenaient des instants : un rire de solstice, le premier froid d'octobre, l'odeur de la pluie sur la poussière de chemin. Elia aimait cette pénombre irisée, ce refuge où le temps ne s'écoulait pas, mais s'accumulait en strates de couleurs.

Étincelle sauta sur l'établi, faisant tinter les fioles de cristal sans en renverser une seule. Il gratta le bois de sa patte translucide, un signe qu'il percevait une perturbation au-delà des collines. Elia s'approcha de la fenêtre, dont le vitrage était fait de larmes de sirène polies. Au loin, là où le ciel et la terre se confondent dans un baiser de brume, une silhouette avançait.

Ce n'était pas l'un des êtres de la forêt. La silhouette n'avait pas la fluidité du vent ni la lourdeur de la pierre. Elle marchait avec une sorte de rigidité étrangère, une cadence qui brisait le rythme naturel du Val. Et surtout, elle traînait derrière elle une émanation de grisaille, une ombre sans couleur qui semblait aspirer la lumière des

fleurs sauvages sur son passage.

Elia sentit une pointe d'aiguille dans son propre cœur. Elle frotta ses mains cicatrisées contre son tablier. Depuis des éons, elle n'avait vu personne franchir la lisière du Val sans une invitation murmurée par les sources. Cette femme qui approchait portait en elle un hiver que le soleil ne pourrait pas fondre, une détresse si dense qu'elle menaçait de déchirer la trame du silence.

Le renard de verre laissa échapper un petit cri cristallin, une note pure qui se brisa contre les murs de l'atelier. La forêt, en réponse, fit frémir ses branches de nacre, créant un rempart de griffes blanches devant la porte. Elia posa une main apaisante sur les ronces, leur demandant de s'écarter. Elle savait que l'on ne pouvait pas recoudre le destin s'il décidait de se déchirer devant vous.

Elle prépara une infusion de feuilles de lune, dont la vapeur montait en spirales d'opale. Elle savait que celle qui arrivait n'avait pas besoin de chaleur, mais de clarté. La visiteuse était désormais si proche qu'Elia pouvait voir ses yeux. Ils n'étaient ni bleus, ni verts, ni bruns ; ils étaient saturés d'une brume grise, la couleur des villes oubliées et des souvenirs que l'on a trop froissés à force de les relire.

La porte de l'atelier gémit doucement sur ses gonds de corail. L'équilibre du Val sans Nom bascula. Tandis que la forêt muerait ses murmures en un grondement sourd, Elia comprit que la suture qu'elle venait d'exécuter sur le ciel ne suffirait pas à maintenir le monde en place. Une autre sorte d'accroc venait de se présenter à elle, une béance dans une âme humaine, et pour celle-là, le fil de lumière boréale risquait d'être trop fragile.

Le premier pas de l'étrangère sur le plancher de bois de lune fit vibrer les bords de mémoire. Le temps, dans l'atelier, sembla retenir son souffle, attendant que la Sutureuse du Ciel ne pose sa première question à la brume.

# Chapitre 2

## L'Étrangère au Teint de Brume

L'air de l'atelier, d'ordinaire saturé par le parfum sucré des nuages de lin et l'odeur de résine des pins millénaires, se figea comme une eau sous l'étreinte du givre. Maelis se tenait là, une silhouette taillée dans un schiste sombre au milieu d'un écrin de nacre. Ses vêtements, d'une étoffe rigide et sans vie, semblaient dévorer la lumière que les murs de chaume s'efforçaient de refléter. Elle portait en elle le silence des machines froides et l'odeur métallique des cités où le soleil n'est plus qu'une rumeur lointaine. Chaque mouvement de sa main, gantée de cuir gris, paraissait une offense à la fluidité de la pièce où les échevaux de soie céleste flottaient comme des méduses dans un courant d'air invisible.

Elia ne cilla pas, mais ses doigts, encore tachés par l'argent du ciel, se resserrèrent sur son tablier. Elle percevait, sous les pas de l'étrangère, le bois de lune qui gémissait d'une plainte cristalline, une vibration qui remontait jusque dans ses propres chevilles. Les renards de verre, d'ordinaire immobiles sur les étagères de bois flotté, tournèrent imperceptiblement leurs museaux vers la nouvelle venue, leurs yeux de quartz captant l'éclat terne de son regard.

« Vous apportez l'ombre dans un lieu qui a oublié le crépuscule », murmura Elia, sa voix ayant la douceur d'un ruisseau coulant sur des galets de mousse.

Maelis ne répondit pas immédiatement. Elle observait les bocaux de mémoire alignés comme des étoiles captives, où tourbillonnaient des fragments de rires dorés et des larmes de rosée fossilisée. Pour elle, tout ceci n'était qu'un désordre illogique, une aberration chromatique dans un monde qu'elle aurait voulu réduit à des équations de plomb. Elle finit par avancer, son pas lourd heurtant la légèreté de l'air. Elle déposa

sur l'établi une fiole. Elle était de verre épais, soufflée dans un atelier de charbon, et en son centre, le vide semblait avoir une densité effrayante. C'était une absence cristallisée, un réceptacle pour ce qui n'est plus.

« On dit que vous pouvez recoudre ce qui a été déchiré par le destin », commença Maelis, et sa voix résonna comme une pierre tombant dans un puits asséché. « On dit que vos mains connaissent le langage secret des fibres du temps. »

Elia s'approcha de la fiole sans la toucher. Elle sentait le froid qui s'en dégageait, un froid qui ne venait pas de l'hiver, mais de l'oubli. « Je répare les accrocs du ciel, étrangère. Je panse les blessures de l'azur après la colère de l'orage. Je ne suis pas une magicienne des abysses. »

« Je ne demande pas une réparation », trancha Maelis, et pour la première fois, une lueur de désespoir fendit la brume de ses yeux, comme un éclair frappant un océan de cendres. « Je demande une création. Je veux que vous tissiez pour moi un Été de Poussière d'Étoiles. »

Le nom tomba dans la pièce avec le poids d'un météore. Les carillons de vent suspendus au plafond s'emballèrent brusquement, leurs notes argentées se muant en un cri d'alarme. À l'extérieur, la forêt farouche, cette sentinelle aux racines de jade, sembla tressaillir. Les branches des grands chênes de nacre se mirent à grincer les unes contre les autres, un son qui imitait le froissement de la soie que l'on déchire. Des ronces de perles commencèrent à ramper contre les vitres de l'atelier, leurs épines cherchant déjà à murer la demeure contre l'hérésie qui venait d'être prononcée.

Elia recula d'un pas, ses mains cherchant instinctivement l'appui de son aiguille d'argent. « Un Été de Poussière d'Étoiles... Vous ne savez pas ce que vous demandez. C'est une saison interdite, une trame qui n'appartient à aucun calendrier terrestre. C'est une architecture de lumière pure destinée à combler les plis du temps. Vouloir l'invoquer, c'est vouloir forcer les serrures de l'éternité. »

« Il est là-bas », dit Maelis, sa main tremblante effleurant la fiole vide. « Perdu dans un interstice, dans une seconde qui s'est refermée sur lui comme une huître de nuit. Le temps n'est qu'un tissu usé, Elia. Si vous avez le fil, si vous avez la lumière, vous pouvez ouvrir cette porte. Vous pouvez ramener le soleil dans ma cendre. »

La Sutureuse tourna le dos à l'étrangère pour regarder par la fenêtre. La lisière de la forêt se rapprochait, les arbres semblant marcher centimètre par centimètre pour encercler l'atelier. Les ombres s'allongeaient, devenant des griffes d'encre sur le sol de lune. La forêt ne tolérait pas que l'on joue avec la partition du monde. Elle sentait la menace d'une nuit qui ne finirait jamais si Elia acceptait de défaire l'ordre naturel pour satisfaire la nostalgie d'un cœur de brume.

Pourtant, en observant le reflet de Maelis dans une flaque de lumière boréale sur son établi, Elia vit autre chose que de la froideur urbaine. Elle vit une plaie béante, une déchirure si profonde qu'aucun baume de mémoire ne pourrait jamais la cicatriser. C'était une détresse ancienne, une soif de lumière si violente qu'elle en devenait sacrée dans son horreur.

« Pour tisser une telle saison », expliqua Elia sans se retourner, sa voix n'étant plus qu'un souffle, « il me faudrait puiser dans la substance même de l'aube. Il me faudrait dérober la clarté aux matins qui ne sont pas encore nés. Le prix n'est pas en or, Maelis. Le prix se paie en équilibre. Si je recouds votre été, une autre partie du monde tombera dans un hiver éternel. Quelque part, une fleur ne s'épanouira plus jamais. Quelque part, un chant d'oiseau s'éteindra dans la gorge du vent. »

Maelis s'approcha, si près qu'Elia put sentir l'odeur de la pluie sur le bitume qui émanait de son manteau. « Que les fleurs meurent », murmura l'étrangère avec une ferveur qui fit frémir les racines de l'atelier. « Que le monde se taise. Je n'ai que faire de l'harmonie des sphères si je peux, ne serait-ce qu'une heure, revoir l'éclat de ses yeux sous un ciel que vous aurez fabriqué. »

À cet instant, une première ronce de nacre perça le chambranle de la porte, une fleur de corail sauvage s'épanouissant instantanément sur le bois, comme un avertissement de sang végétal. La forêt lançait son assaut final. Le Val sans Nom ne permettrait pas que l'on trahisse la trame de l'existence.

Elia plongea ses mains dans l'une de ses poches infinies et en sortit une pelote de fil qui ne ressemblait à rien de connu. Ce n'était ni du lin, ni de la laine, mais un filament de pure clarté, vibrant d'une vie propre, comme un serpent de foudre apprivoisé. Elle le posa sur l'établi à côté de la fiole de Maelis. Le contraste était insoutenable : la lumière si vive qu'elle semblait chanter, et le vide de la fiole si profond qu'il semblait hurler.

« L'Été de Poussière d'Étoiles ne se tisse pas avec des fils ordinaires », déclara Elia, ses propres yeux commençant à luire d'un éclat d'orage. « Il faut y mêler l'obsession de celui qui demande. »

Elle prit l'aiguille d'argent, dont la pointe était si fine qu'elle semblait capable de percer le voile de la réalité. Elle ne regardait plus Maelis comme une intruse, mais comme une matière première, une substance tragique qu'il fallait intégrer à l'œuvre. La Sutureuse savait que le premier point de suture scellerait leur destin à toutes deux, et que si l'aube venait à céder sous le poids de cette saison artificielle, elles seraient les premières à être emportées par le néant.

Dehors, le grondement de la forêt devint un chant de deuil, et les premières feuilles d'argent commencèrent à tomber des arbres, non pas parce que l'automne arrivait, mais parce que le monde commençait déjà à se consumer par les bords. Elia leva son aiguille, et dans le silence de l'atelier, on aurait pu entendre le cœur du temps s'arrêter de battre, juste avant la première piqûre de lumière.

# Chapitre 3

## Le Serment de la Sutureuse

Le silence dans l'atelier ne ressemblait pas à une absence de bruit, mais à une étoffe de soie trop tendue, prête à craquer sous le poids d'un simple soupir. Elia restait immobile, ses doigts effleurant les rainures de sa table de chêne, là où le bois semblait encore palpiter d'une sève ancienne. Face à elle, Maelis se tenait comme une ombre échouée dans un palais de nacre, sa silhouette de citadine découpée brutalement contre l'éclat des bocaux de pigments qui tapissaient les murs.

« Tu me demandes de commettre un sacrilège, murmura Elia, et sa voix avait la texture du sable fin s'écoulant entre les pierres d'un torrent. Le ciel n'est pas un vêtement que l'on retaille selon ses caprices. Si je recouds l'aube, c'est pour que le monde ne s'effiloche pas, pas pour y broder des mirages qui tromperaient le temps lui-même. »

Maelis fit un pas en avant, et l'air autour d'elle parut se charger d'une humidité lourde, comme si elle transportait dans les plis de son manteau de laine grise toute la pluie des villes oubliées. Elle ne pleurait pas ; ses yeux étaient des lacs de cendre où plus rien ne pouvait refléter la lumière. Elle ouvrit la main, révélant une petite fiole de verre soufflé, à l'intérieur de laquelle s'agitait une poussière terne, presque invisible.

« Ce n'est pas un caprice, Sutureuse, répondit Maelis, sa voix vibrant d'une fêlure de cristal. C'est la poussière des pas de celui qui n'est jamais revenu. Il est resté là-bas, dans l'entre-deux des saisons, là où le vent ne souffle plus. Si je ne lui offre pas un Été de Poussière d'Étoiles, il restera une ombre parmi les ombres, une note suspendue dans une mélodie que personne ne termine jamais. »

Elia détourna le regard vers la fenêtre. Au-dehors, la forêt farouche semblait respirer avec une lenteur menaçante. Les racines des grands pins d'ambre s'enroulaient déjà autour des fondations de l'atelier, comme des doigts de géants cherchant à étouffer une étincelle rebelle. L'Étincelle, ce petit esprit de feu follet qui servait de veilleuse à Elia, s'était réfugié dans le creux d'une théière de porcelaine, n'osant plus émettre qu'une lueur bleutée de mise en garde.

« L'équilibre est une respiration, Maelis, reprit Elia en se rapprochant des étagères interdites, celles que l'on ne touchait qu'au prix d'une part de son âme. Chaque point de suture que je pose est une prière à la stabilité. Tisser une saison artificielle, c'est injecter un poison de lumière dans les veines de la terre. La forêt le sent. Elle gronde. Écoute le craquement des écorces... elle ne pardonnera pas cette imposture. »

Mais en prononçant ces mots, Elia sentit une pointe de glace lui transpercer le cœur. Elle revit, l'espace d'un battement de cils, cette faille immense qu'elle avait elle-même ouverte des années plus tôt, dans un autre monde, une autre vie. Cette déchirure qui l'avait condamnée à l'exil dans ce Val sans Nom, condamnée à réparer sans fin ce que d'autres brisaient par ignorance. Elle reconnut dans le regard de Maelis cette même soif de réparation impossible, ce refus viscéral de l'absence qui transforme les êtres en spectres de volonté.

La douleur de Maelis n'était pas une simple tristesse ; c'était un abîme saphir, une absence de fond qui menaçait d'engloutir tout ce qui l'entourait. Elia vit alors, derrière la brume grise des yeux de l'étrangère, le visage d'un homme dont le nom semblait gravé dans les constellations de l'oubli.

« Tu sais ce que c'est que de porter une absence comme une robe de plomb », murmura Maelis, touchant sans le savoir la cicatrice de lumière qui barrait la paume d'Elia.

La Sutureuse ferma les yeux. Elle entendit le chant des renards de verre dans le

lointain, un son aigu qui perçait la nuit comme des éclats de miroir. Elle sut, à cet instant précis, que le refus était une digue qui venait de rompre. On ne peut pas soigner le monde si l'on ignore les cris de ceux qui le peuplent.

« Très bien, dit-elle enfin, et ses mots semblèrent s'envelopper d'un linceul de givre. Mais sache que le prix ne se paiera pas en or, ni en mercis. Ce que nous allons tisser ensemble appartiendra à la fois à l'éternité et au néant. Si le fil casse, nous ne serons plus que des lambeaux de brume dans la gueule du temps. »

Elle se dirigea vers le fond de l'atelier, là où le plafond s'abaissait pour former une alcôve tapissée de mousses luminescentes. Là reposaient les Bocaux de Nuances Interdites. Elle en saisit trois. Le premier contenait une substance qui ressemblait à du velours liquide, d'un noir bleuté plus profond que le sommeil des minéraux : l'Outremer des Songes Égarés. Le second frémissait d'un éclat d'or pâle, comme le souvenir d'un soleil qu'on n'aurait jamais vu : le Safran de l'Impossible. Le troisième, le plus dangereux, était empli d'une transparence qui semblait déformer l'espace autour d'elle : l'Éther de l'Ailleurs.

Lorsqu'elle brisa le sceau de cire d'abeille du premier flacon, une odeur d'ozone et de jasmin fané envahit la pièce. L'Étincelle poussa un petit sifflement terrifié et s'éteignit complètement.

« Viens ici, Maelis. Donne-moi tes souvenirs. Verse-les dans le creuset de mon aiguille. »

Elia saisit son aiguille d'argent. Elle n'était pas faite de métal, mais de la lumière figée d'une lune morte. Elle enfila le premier brin de lumière boréale, un fil si fin qu'il semblait vibrer à l'unisson des battements du cœur de l'univers.

Dehors, la réaction fut immédiate. Un coup de tonnerre sans éclair déchira le ciel du Val, et les ronces de nacre commencèrent à griffer les vitres de l'atelier avec une

fureur végétale. Les feuilles d'argent des arbres tombaient en une pluie lourde, s'écrasant au sol avec le bruit métallique de pièces de monnaie. La nature hurlait son désaccord, sentant que la Sutureuse s'apprêtait à dévoyer son art pour l'amour d'une chimère.

Elia ne sourcilla pas. Elle fit le premier geste, un mouvement fluide qui semblait dessiner une constellation dans le vide. La pointe de l'aiguille perça le voile de l'air, et une petite étincelle de réalité se déchira, laissant apparaître une béance d'un blanc aveuglant.

« Maintenant, ordonna Elia, sa voix devenant une incantation. Verse la poussière de ses pas. »

Maelis s'exécuta, ses mains tremblantes libérant la fiole. La poussière ne tomba pas au sol ; elle fut aspirée par la déchirure, s'y mêlant aux pigments interdits pour former une trame de feu froid. Le tissage commença. Ce n'était pas de la couture, c'était une alchimie de la nostalgie. Chaque point de suture liait un fragment de l'été de Maelis à la substance même de l'aube d'Elia.

La lumière dans l'atelier devint insoutenable, une aurore artificielle qui mangeait les ombres et brûlait les yeux. Elia sentait ses cicatrices argentées se rouvrir, non pas dans sa chair, mais dans sa mémoire. Elle revoyait la cité de verre qu'elle avait jadis habitée, les rires qui s'étaient éteints sous la déchirure qu'elle avait causée. Elle cousait pour Maelis, mais elle cousait aussi pour ses propres remords, espérant que cette saison de poussière d'étoiles pourrait, par miracle, combler tous les vides du monde.

« Plus vite, murmura Maelis, le visage illuminé d'une joie sauvage et terrible. Je le vois... Je vois l'ombre qui s'anime dans les plis de la lumière ! »

Mais alors que le motif de l'été commençait à prendre forme sur le métier à tisser de

l'invisible, un craquement sourd retentit. La poutre maîtresse de l'atelier, faite d'un bois qui n'avait jamais connu la mort, se fendit de part en part. La forêt ne se contentait plus de griffer ; elle entraît. Des lianes de lierre noir, chargées d'épines d'obsidienne, forcèrent le passage à travers les fentes du plancher.

Elia ne s'arrêta pas. Son aiguille volait, traçant des arcs de soufre et d'opale. Elle savait que le temps n'était plus une ligne, mais un cercle qui se resserrait sur elles. L'air devint si dense qu'il fallut aux deux femmes lutter pour chaque inspiration, comme si elles respiraient de la poussière de lune liquide.

Le premier point de suture définitif fut posé. Un éclat de chaleur insensée, une promesse de juillet au cœur de l'éternité, jaillit de l'ouvrage. Mais dans ce reflet, Elia ne vit pas le retour d'un être cher. Elle vit le visage de la Nuit Éternelle qui attendait, tapie derrière le décor qu'elles étaient en train de repeindre.

L'aube commença à saigner des couleurs qui n'auraient jamais dû exister, un mauve de soufre et un vert d'agonie. Elia leva son aiguille une dernière fois, le bras lourd comme s'il portait le poids de toute la voûte céleste. Elle regarda Maelis, dont les yeux étaient désormais comblés par une clarté insoutenable. Le serment était scellé. Le tissage de l'hérésie avait commencé, et plus rien, ni la forêt, ni les dieux de la Suture, ne pourrait empêcher l'ombre de se parer d'or avant de tout dévorer.

# Chapitre 4

## Le Premier Fil de Poussière

L'aube ne se leva pas ce matin-là ; elle s'égoutta simplement des frondaisons comme un miel trop lourd, une substance visqueuse et safranée qui peinait à écarter les paupières du Val sans Nom. Elia franchit le seuil de son atelier, ses doigts effleurant les montants de bois polis par les siècles. À sa suite, Maelis portait encore sur son visage les stigmates de la nuit, ce gris de cendre qui semblait ne jamais vouloir quitter ses iris, comme une brume de ville accrochée à un réverbère moribond. Leurs silhouettes, l'une souple comme un roseau, l'autre raide de ses certitudes citadines, s'enfoncèrent dans les premiers cercles de la Forêt Farouche. Ici, l'air ne se respirait pas, il se buvait ; il avait le goût de la mousse ancienne et de la sève de lune.

Le silence de la forêt n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante, une écoute active. À chaque pas, Elia sentait la terre palpiter sous la plante de ses pieds nus. Elle percevait la désapprobation des chênes-gardiens, dont l'écorce semblait se crispier en rides profondes à leur passage. Les arbres, d'ordinaire si prompts à murmurer des secrets de vent, s'étaient mures dans un mutisme de pierre. Soudain, le sol tressaillit. Une racine, épaisse comme le torse d'un géant et couverte de lichens phosphorescents, émergea de l'humus dans un craquement de cristal brisé. Elle se dressa entre les deux femmes et le sentier, une barrière de bois vivant, vibrante d'une colère sourde.

Elia posa une main apaisante sur la rugosité de l'obstacle. Ses cicatrices argentées se mirent à luire d'un éclat pâle, répondant à la pulsation de la forêt. Elle ne parla pas, car les mots auraient été trop lourds, trop tranchants pour cette atmosphère de soie. Elle ferma les yeux, cherchant à accorder son propre souffle à celui, colossal et lent, du Val. Elle vit, derrière ses paupières, les courants de sève circulant comme des

fleuves d'or noir sous la croûte terrestre. La forêt ne leur interdisait pas seulement le passage ; elle les mettait en garde contre le vol de l'interdit.

— La terre se souvient de ce qui n'a jamais existé, murmura Elia pour elle-même, ou peut-être pour la créature végétale qui lui faisait face.

Elle fit un signe à Maelis. Elles durent quitter le chemin tracé par les siècles pour s'enfoncer dans l'inextricable. La Forêt Farouche se mua en un labyrinthe mouvant. Les fougères, hautes comme des bannières de guerre, se refermaient derrière elles avec un froissement de soie déchirée. Les fleurs de nacre, d'habitude si accueillantes, rétractaient leurs pétales à l'approche de Maelis, comme si elles craignaient que la brume grise de ses yeux ne vienne ternir leur éclat.

Pourtant, au milieu de cette hostilité végétale, une étrange danse s'installa. Maelis, malgré sa maladresse de déracinée, apprit à observer la position des mains d'Elia. Elle comprit que chaque geste de la Sutureuse était une négociation. Pour passer sous une arche de ronces, Elia offrait une goutte de rosée recueillie dans le creux d'une feuille de mauve. Pour franchir un ruisseau dont l'eau chantait comme du verre pilé, elle abandonnait un fil de lin brut. La complicité entre elles ne naquit pas de la parole, mais de cet effort commun pour ne pas briser la délicate horlogerie du monde alors même qu'elles s'apprêtaient à en dérégler le cœur.

Après des heures de lutte contre une géographie qui refusait d'être parcourue, elles atteignirent enfin la Lisière des Nuées. Là, le monde semblait s'arrêter brusquement au-dessus d'un gouffre de coton et d'éther. Les nuages ne flottaient pas dans le ciel ; ils s'accrochaient aux falaises de cristal comme des brebis égarées dont la laine aurait été filée par des étoiles. C'était ici que se déposait la "Poussière", ces résidus de lumière qui ne parviennent jamais jusqu'au sol et que seuls les doigts d'une Sutureuse peuvent recueillir sans les consumer.

L'air était devenu si raréfié qu'il scintillait de particules de givre d'or. Elia sortit son

aiguille d'argent. Elle ne s'en servit pas pour piquer, mais comme un aimant. Elle l'agita doucement dans le vide, et Maelis vit, avec une stupeur qui fit enfin vaciller le gris de ses yeux, des filaments de lumière s'enrouler autour du métal. C'était une matière impossible, à la fois liquide et solide, une moisson d'aurores boréales captives.

— Tiens le flacon, commanda Elia, sa voix vibrant comme une corde de harpe.

Maelis tendit un réceptacle de verre soufflé, aux parois aussi fines qu'une aile de libellule. Alors que les premiers fils de poussière d'étoiles s'y déposaient, un cri déchira le silence de la Lisière. Ce n'était pas un cri humain, mais le hurlement d'une branche que l'on rompt, la plainte d'une montagne qui s'effondre. Derrière elles, la forêt s'était soulevée. Les arbres s'étaient rapprochés, leurs branches s'entremêlant pour former un dôme impénétrable de ronces de nacre. La lumière du jour, déjà fragile, fut soudain bannie. Elles étaient enfermées dans un écrin de bois et de ténèbres, avec pour seule clarté le flacon qui commençait à brûler entre les mains de Maelis.

Maelis ne lâcha pas le récipient. Malgré la chaleur qui devait lui dévorer la paume, malgré la forêt qui grondait comme une bête affamée, elle resta immobile, une statue de détermination au milieu du chaos végétal. Elia vit alors ce qu'elle n'avait fait que deviner jusqu'ici : ce n'était pas de la tristesse qui habitait Maelis, mais un incendie froid, une volonté capable de faire plier la nature elle-même.

— Ils ne veulent pas que nous fassions revenir l'été, souffla Maelis. Ils ont peur de la chaleur que nous portons.

Elia s'approcha d'elle et posa ses mains marquées d'argent sur celles de l'étrangère. La chaleur du flacon se diffusa en elle, une brûlure qui lui rappela le jour où elle avait, pour la première fois, déchiré le ciel par mégarde. La complicité, à cet instant, devint un pacte de sang et de lumière. Elles n'étaient plus la guide et la voyageuse,

mais les deux faces d'une même hérésie.

Autour d'elles, les renards de verre, curieux et inquiets, glissaient entre les racines, leurs corps translucides reflétant les éclats de la poussière d'étoiles. Leurs chants cristallins s'élevaient, tentant de couvrir le tumulte de la forêt. Elia savait que le retour vers l'atelier serait un combat, que chaque pas serait une trahison envers l'équilibre qu'elle avait juré de protéger. Mais en regardant le visage de Maelis, éclairé par l'intérieur par une lueur surnaturelle, elle comprit que le tissage avait déjà commencé dans leurs âmes.

Le premier fil était posé. Il n'était pas seulement composé de lumière céleste, mais aussi de cette obstination humaine qui préfère l'éclat d'un mirage à la paix d'un deuil nécessaire. La forêt pouvait bien ériger des murailles d'épines et de racines, elle ne pourrait rien contre deux cœurs qui avaient décidé de recoudre l'aube à l'envers.

Alors qu'elles entamaient leur descente dans l'obscurité verte du sous-bois, les ronces s'écartèrent d'un millimètre, non par soumission, mais par une sorte de respect terrifié. Le Val sans Nom savait désormais que la Sutureuse ne se contenterait plus de réparer les accrocs du ciel ; elle était prête à en changer la couleur, dût-elle pour cela laisser la nuit éternelle s'engouffrer dans la moindre de ses cicatrices. Le vent se leva, transportant avec lui une odeur de soufre et de jasmin fané, tandis que derrière elles, à la Lisière des Nuées, une unique larme de lumière sombrait dans l'abîme, annonçant que le temps des saisons naturelles touchait à sa fin.

# Chapitre 5

## Les Murmures de la Forêt Farouche

Les ronces de nacre ne poussaient pas, elles se déployaient comme une expiration lente et minérale, encerclant la demeure de chaume d'une étreinte de nacre et d'argent. Leurs épines, semblables à des éclats de lune solidifiée, grattaient doucement les murs de l'atelier, produisant un son de harpe désaccordée qui faisait vibrer les fioles de lumière entreposées sur les étagères. À l'intérieur, l'air possédait la densité de l'ambre tiède, chargé de l'odeur des souvenirs que l'on infuse et du parfum d'ozone des nuées que l'on vient de recoudre.

Elia se tenait devant le grand métier à tisser, dont les montants en bois de mélèze pétrifié semblaient boire l'obscurité pour mieux rejeter une clarté diffuse. Ses mains, sillonnées de cicatrices qui luisaient d'un éclat de mercure dès qu'elle s'approchait des trames célestes, flottaient au-dessus d'un écheveau de lumière boréale. Maelis, la citadine aux prunelles d'orage éteint, se tenait à ses côtés, ses mouvements encore trop brusques, trop marqués par le rythme saccadé des horloges de fer.

— Écoute le battement de la soie, murmura Elia, sa voix coulant comme un ruisseau sur des galets de mousse. Tu tentes de saisir la lumière comme on attrape une pierre. Mais la lumière est une respiration, Maelis. Si tu la serres, elle s'étouffe. Si tu te précipites, elle se brise en poussière d'oubli.

Elle prit la main de la jeune femme, une main dont la peau semblait encore imprégnée de la suie des cités, et la guida vers le fil suspendu. C'était une fibre impalpable, un filament de pur midi d'été capturé dans un repli du temps. Elia ne la forçait pas ; elle la laissait dériver entre ses doigts.

— La lenteur n'est pas l'absence de mouvement, poursuivit la Sutureuse tandis qu'une ronce de nacre frappait plus violemment contre la fenêtre, y laissant une traînée de givre iridescent. C'est l'art de devenir le pont entre l'instant qui meurt et celui qui naît. Pour tisser cet Été de Poussière d'Étoiles, tu dois apprendre à attendre que le fil t'apprivoise.

Soudain, un craquement de verre brisé résonna dans le silence ouaté de la pièce, mais ce n'était aucune vitre. Au centre de l'atelier, le renard de verre, une créature de silice et de reflets dont le cœur était une petite nébuleuse captive, s'étira. Ses pattes cristallines tintaient sur le plancher comme des perles de pluie tombant sur un lac gelé. Il s'approcha de Maelis, humant l'air de son museau transparent où dansaient des éclats de saphir.

— Regarde en lui, ordonna doucement Elia. Ne cherche pas ton reflet. Cherche ce que tu as laissé derrière le rideau de la pluie.

Maelis s'agenouilla, ses doigts effleurant le flanc du renard. La bête était froide comme un matin d'hiver, mais à l'instant où le contact se fit, une chaleur onirique jaillit de sa cage thoracique de verre. Le corps du renard devint un prisme vivant. Dans les facettes de ses hanches, dans la courbure de son dos, les ombres grises de la mémoire de Maelis commencèrent à s'embraser.

Elle vit un visage, flou comme une peinture laissée sous l'orage. Elle vit des mains qui n'étaient pas les siennes, tenant une branche de cerisier dont les fleurs ne tombaient jamais. Un rire, d'une pureté de cristal de roche, monta des profondeurs de la créature, se mêlant au grondement sourd de la forêt au-dehors. Les souvenirs oubliés, ceux que la brume des villes avait recouverts de cendres, remontaient à la surface du verre, irisant le pelage invisible de l'animal.

— Il retient ce que tu as perdu, expliqua Elia, ses yeux virant au vert profond des sous-bois après l'ondée. Le renard est le gardien des échos. Il sait que le temps n'est

pas une ligne droite, mais un manteau que l'on peut retourner. Mais vois-tu comme il tremble ?

Maelis frissonna. Le renard de verre, sous ses doigts, vibra d'une angoisse minérale. Au même moment, une griffe de bois noir, une racine de la Forêt Farouche, perça le chaume du toit, laissant filtrer une odeur de sève ancienne et de terre courroucée. La forêt n'aimait pas que l'on réveille les spectres. Elle n'aimait pas que l'on tente de recoudre ce qu'elle avait choisi de dévorer.

Les murs de l'atelier semblaient gémir, oppressés par la marée de nacre qui montait. Les ronces, telles des serpents de lumière pâle, s'insinuaient déjà sous la porte, leurs épines rayant le bois avec une insistance de bête affamée. La forêt murmurait. C'était un son sourd, une polyphonie de milliers de feuilles se frottant les unes contre les autres, un chant de racines cherchant à étouffer l'étincelle de l'hérésie.

— Elles sentent ton désir, Maelis, dit Elia en s'avançant vers la fenêtre, où les reflets d'argent des ronces dansaient une sarabande sauvage. Elles sentent que tu veux ramener le printemps là où l'hiver a déjà posé son sceau. La forêt est l'équilibre. Elle est l'oubli nécessaire. Ce que nous faisons ici est un crime contre la nuit.

Maelis leva les yeux vers la Sutureuse, ses prunelles enfin lavées de leur brume, brillant d'un éclat neuf, presque effrayant. Ses mains, jusqu'ici maladroitement, s'emparèrent de la navette de lumière avec une soudaine assurance, une précision de tisserande des destins.

— L'équilibre est une prison si on ne peut y loger ceux qu'on aime, répondit-elle, et sa voix n'était plus un murmure, mais le craquement de l'écorce qui se fend sous la poussée de la sève.

Elle commença à croiser les fils de lumière boréale avec une lenteur rituelle. À chaque passage, un fragment de son propre souvenir, extirpé du corps du renard de

verre, venait s'enchâsser dans la trame. Le bleu délavé des orages passés se mariait à l'or des après-midis perdus. Sous ses doigts, le "Tissu d'Été" prenait forme, dégageant une chaleur si intense que les ronces de nacre reculèrent d'un pouce, brûlées par cette aube artificielle.

Elia observait, le cœur serré par une mélancolie ancestrale. Elle voyait la trame du monde s'étirer, devenir fine comme un voile de mariée sur un abîme. Elle savait que chaque point de couture que Maelis ajoutait était une entaille dans la peau de la réalité. La forêt, sentant sa proie lui échapper, redoubla de fureur. De grandes branches de chêne centenaire vinrent fouetter les murs, et le sol même de l'atelier se mit à onduler comme la surface d'un étang tourmenté.

— Continue, ordonna Elia, sa propre main se posant sur le métier pour stabiliser l'ouvrage malgré le chaos. Ne regarde pas les ombres qui griffent la porte. Ne regarde que la lueur entre tes doigts. Si ton cœur hésite, le fil se changera en serpent et nous serons perdues dans la nuit éternelle.

Le renard de verre poussa un hurlement silencieux, un jet de lumière pure jaillissant de sa gueule pour illuminer la pièce d'une splendeur insoutenable. Les souvenirs de Maelis ne flottaient plus seulement dans le corps de l'animal ; ils s'échappaient, transformant l'atelier en un tourbillon de scènes oubliées : une main serrée dans le noir, le goût d'une cerise sauvage, le parfum d'une pluie de juillet. Tout se fondait dans l'étoffe de poussière d'étoiles.

Dehors, la Forêt Farouche se mua en une muraille de ronces impénétrables, un dôme de nacre et d'épines qui occultait désormais totalement le ciel. L'atelier était devenu une cellule de lumière au milieu d'un océan de colère végétale. Elia sentit le poids de la transgression peser sur ses épaules, elle qui avait passé des éons à soigner les blessures du monde, elle aidait maintenant à en créer une nouvelle, une béance de bonheur impossible au milieu du cycle des deuils.

— C’est presque achevé, souffla Maelis, ses doigts saignant une lumière dorée là où les fils l’avaient mordue.

Le dernier fil, une larme de comète distillée, attendait d’être lié. À ce moment précis, le mur de chaume céda. Une branche couverte de mousse incandescente pénétra dans la pièce comme un bras vengeur, renversant les infusions de mémoire qui se répandirent sur le sol en flaques irisées. L’air devint une tempête de parfums et de cris de bois brisé.

Pourtant, au milieu du désastre, le métier à tisser brillait d’une paix minérale. La lenteur que Maelis avait apprise s’était transformée en une force immobile. Elle ne voyait plus les décombres de l’atelier, elle n’entendait plus les griffures de la forêt. Elle était le fil. Elle était l’été. Elle était le souvenir qui refuse de mourir.

D’un geste d’une grâce infinie, elle noua l’ultime fragment de lumière. Un silence absolu tomba instantanément sur le Val sans Nom. Même la forêt sembla retenir son souffle, pétrifiée par la naissance de cette saison qui n’aurait jamais dû exister. Dans les mains de la jeune femme, l’étoffe palpait, chaude et vivante, une aube cousue en lisière du néant.

# Chapitre 6

## La Mémoire du Verre

La flaque d'infusions renversées s'étendait sur le sol de terre battue comme une mer de mercure où dansaient les fantômes des souvenirs d'autrui. Des effluves de lavande ancienne, de sel d'orage et de premiers baisers oubliés s'élevaient en volutes irisées, léchant les pieds nus d'Elia et les bottes crottées de Maelis. Dans ce lac de mémoire liquide, le reflet du toit éventré par la branche de nacre se mêlait aux étoiles qui, au-dehors, commençaient à percer la peau du crépuscule. Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une cloche de cristal posée sur l'atelier de chaume, isolant les deux femmes du reste du monde.

Entre les mains de Maelis, l'Étoffe de Poussière d'Étoiles palpait d'une lueur erratique, semblable au pouls d'un oiseau blessé. Ce n'était plus seulement un tissu ; c'était un lambeau d'espace-temps capturé, une maille de lumière si dense qu'elle semblait peser le poids d'une montagne. Mais à mesure que la paix minérale s'installait, une mutation s'opérait dans la trame. Les fils d'or boréal, autrefois si vifs, commençaient à se teinter d'un gris d'agate, une nuance de cendre et de brume qui rampait le long des lisières comme une moisissure de lune.

Elia s'approcha, ses mains marquées d'argent vibrant au contact de cette altération. Elle ne regardait pas le tissu, mais le visage de Maelis. La jeune citadine paraissait transfigurée. Ses yeux n'étaient plus chargés de brume, ils étaient devenus deux miroirs d'obsidienne où se reflétait une vérité qu'aucune infusion ne pouvait apaiser. L'étincelle que Maelis avait insufflée dans l'ouvrage agissait désormais comme un révélateur, un prisme cruel renvoyant l'image de ce qui se tapissait dans les replis de son âme.

— Ce n'est pas de la lumière que tu as filée, Maelis, murmura la Sutureuse, sa voix douce comme le froissement d'une aile de papillon. C'est du sel. Le sel des larmes qui n'ont jamais coulé.

Maelis ne cilla pas. Elle fixait le centre de l'étoffe où une image commençait à se figer dans les fibres, pareille à une inclusion dans du verre soufflé. On y devinait la silhouette d'un jardin baigné par un soleil d'août, un été si parfait qu'il en devenait douloureux. Sous un pommier dont les fruits semblaient faits de rubis, un berceau de saule tressé attendait, vide, bercé par un vent que l'on n'entendait pas.

— Je l'ai laissé là, commença Maelis, et sa voix résonna avec la fragilité du givre qui se brise. Non pas dans le jardin, mais dans le creux d'un instant que j'ai cru pouvoir rattraper plus tard. Cet été-là, Elia, le ciel était d'un bleu si profond qu'il semblait nous aspirer. J'avais le monde à conquérir, des cités de verre à bâtir, des chiffres à aligner pour acheter le temps que je pensais éternel. Je n'ai pas vu l'ombre s'allonger sur son berceau. Je n'ai pas senti le froid qui s'immisçait sous la porte.

Une larme tomba de ses cils, non pas une goutte d'eau, mais une perle de plomb qui s'écrasa sur le tissu, provoquant un grésillement de braise éteinte. À l'endroit de l'impact, les fils de lumière s'écartèrent, révélant une béance noire, un vide insondable qui semblait vouloir dévorer la pièce.

— L'enfant n'est pas égaré dans les plis du temps, continua Maelis, le regard perdu dans le simulacre d'été qu'elle avait tissé. C'est moi qui l'ai effacé en ne regardant pas. Je cherche à recoudre cette saison pour y retourner, pour enfin poser ma main sur ce berceau avant que le givre ne l'emporte. Je veux lui donner ce soleil que je lui ai volé pour mes ambitions de pierre et de métal.

La culpabilité satura l'air, changeant la densité de l'atmosphère. Les flacons d'infusions restés sur les étagères se mirent à tinter, leurs bouchons de liège sautant sous la pression des regrets de Maelis qui s'infiltraient partout. La forêt farouche, de

l'autre côté du mur brisé, poussa un gémissement de bois tourmenté. Les ronces de nacre se mirent à croître à une vitesse effrayante, leurs épines s'enroulant autour des poutres comme des doigts avides, cherchant à étouffer cette hérésie. La nature ne tolérait pas que l'on utilise la lumière des étoiles pour panser une plaie faite de pur remords.

Elia posa ses mains sur celles de Maelis. Le contact fut un choc électrique, un passage de courants contraires. La Sutureuse sentit l'instabilité de l'ouvrage ; le tissu était une chimère. Il n'était pas nourri par l'amour, cette force solaire qui lie les atomes du monde, mais par l'obsession de réparer l'irréparable. C'était une suture faite sur un membre déjà mort.

— Regarde la trame, Maelis, dit Elia en guidant les doigts de la jeune femme sur les fibres grises. Elle ne tient que par ta douleur. Si tu déploies cet été sur le Val, il ne ramènera personne. Il ne fera que figer le monde dans une mélancolie de verre. Les fleurs ne s'épanouiront pas, elles se pétrifieront. Le soleil ne chauffera pas, il brûlera sans éclairer. Tu t'apprêtes à créer une prison de souvenirs où le temps ne battra plus jamais.

Le métier à tisser, d'ordinaire si paisible, commença à vibrer d'une plainte grave. Les montants de bois de chêne ancien semblaient saigner une sève d'argent. L'étoffe devenait lourde, de plus en plus lourde, tirant sur les bras de Maelis comme si elle voulait l'entraîner dans la terre. La lumière boréale s'éteignait, remplacée par une luminescence de luciole agonisante.

— Je n'ai que cela ! cria Maelis, et le cri fit trembler les vitraux de l'atelier qui se fendillèrent en étoiles géométriques. Ma douleur est la seule ancre qui me lie encore à lui ! Si je renonce à ce tissu, si je cesse de vouloir recoudre cet été, alors il disparaîtra pour de bon. Il ne restera que le vide, et ce vide me dévorera.

Elle serra l'ouvrage contre sa poitrine, et Elia vit avec horreur que les fils de lumière

commençaient à mordre la chair de Maelis, s'enfonçant sous sa peau comme des vers de feu. Le regret était une substance corrosive ; il ne se contentait pas de gâcher la magie, il transformait le magicien en une extension de sa propre perte.

Le Val sans Nom sembla répondre à cette agonie. Un vent soudain s'engouffra par la brèche, emportant les poussières de lune et les pétales de fleurs séchées dans une sarabande sauvage. Les renards de verre, tapis dans les ombres de la lisière, se mirent à hurler une mélodie cristalline, un chant de deuil pour une aube qui refusait de naître.

Elia comprit alors que le danger n'était plus seulement pour Maelis, mais pour la structure même de la réalité. La Sutureuse avait passé sa vie à réparer les accrocs du ciel, mais elle se trouvait face à une déchirure d'un nouveau genre : une plaie dans le cœur humain qui refusait la cicatrisation. Le tissu instable pulsait maintenant comme un soleil noir, irradiant une onde de froid qui faisait geler les flaques d'infusions au sol. Les souvenirs liquides se figèrent en plaques de glace sombre, emprisonnant les reflets des deux femmes.

— Laisse-le partir, Maelis, supplia Elia, tandis que ses propres cicatrices argentées se remettaient à saigner une lumière pâle. L'été que tu cherches n'est pas dans les fils. Il est dans le pardon que tu ne t'accordes pas. Si tu continues, tu vas déchirer la lisière du monde.

Mais Maelis était sourde à ses paroles. Elle était devenue le centre d'une tempête de soie et d'ombres. Elle ne voyait plus l'atelier dévasté, ni la forêt qui menaçait de les engloutir. Elle ne voyait que le berceau vide dans le jardin de verre, et elle était prête à transformer l'univers entier en un tombeau de lumière pourvu qu'elle puisse y déposer, ne serait-ce qu'une seconde, le fantôme de ce qu'elle avait perdu.

La trame de l'aube, entre ses doigts crispés, commença à craquer. Un son de parchemin déchiré retentit, plus fort que le tonnerre, ébranlant les fondations mêmes du Val. La première fissure apparut, non pas sur le tissu, mais dans l'air, juste

au-dessus du métier à tisser. Une faille de néant pur, un trait d'encre absolue qui commençait à boire la lumière de la pièce. L'été de poussière d'étoiles, nourri par le regret, était en train de devenir le trou noir par lequel toute espérance risquait de s'écouler.

# Chapitre 7

## L'Hérésie Chromatique

Le zénith, autrefois paré de ses velours d'outremer et de ses soies de crépuscule, s'étiolait désormais comme une fresque abandonnée aux morsures du sel. Sous l'impulsion frénétique des doigts de Maelis, la couleur fuyait le monde, aspirée par les dents de bois du métier à tisser. Les azalées du jardin, privées de leur sève pourpre, se muiaient en spectres de craie, tandis que les ruisseaux perdaient leur chant d'argent pour ne plus charrier qu'une onde décolorée, translucide comme le regard des défunts. Dans le Val sans Nom, le temps ne s'écoulait plus ; il se dévidait, fil à fil, pour nourrir l'insatiable appétit de l'Été de Poussière d'Étoiles.

Elia observait, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau de proie captif, les mains suspendues au-dessus du vide. Ses propres paumes, sillonnées de cicatrices lumineuses, picotaient douloureusement. Elle sentait la lisière du réel s'amincir, devenir une simple membrane de gaze prête à céder sous le poids d'un deuil trop vaste pour être contenu. Autour de la chaumière, le paysage se simplifiait, les reliefs s'aplatissant en une esquisse de fusain où seule la lumière factice de l'ouvrage de Maelis conservait une vibrance monstrueuse. C'était une clarté qui ne réchauffait pas, un éclat de diamant froid qui dévorait les ombres au lieu de les magnifier.

Soudain, un premier tintement s'éleva, cristallin et aigu, brisant le silence de plomb qui s'était abattu sur la vallée. Puis un autre, et encore un dizaine, formant une polyphonie de verre heurté. Les renards de verre, sentinelles de l'invisible dont les flancs piégeaient d'ordinaire les éclats de la lune, s'étaient rassemblés en un cercle parfait autour de l'atelier. Leurs corps de silice pure reflétaient la faille d'encre qui grandissait au plafond, la transformant en un kaléidoscope de ténèbres. Ils ne glapissaient pas ; ils résonnaient. Leurs queues de prisme balayaient les herbes

devenues blanches, et chaque pas qu'ils faisaient sur la mousse pétrifiée déclenchait une note d'alarme qui vibrait jusque dans la moelle des os d'Elia.

— Maelis, écoute-les, murmura la Sutureuse, sa voix n'étant plus qu'un souffle de lichen. Le monde crie par leur gorge. Tu ne tisses pas une saison, tu dévores la substance même de ce qui nous lie à l'existence. Regarde le ciel, il n'est plus qu'une page blanche.

Mais la citadine ne répondait pas. Ses yeux, autrefois chargés de brumes grises, étaient désormais deux foyers d'une incandescence aveugle. Elle lançait la navette avec une force surhumaine, ses gestes dictés par une chorégraphie du désespoir. Entre les montants du métier, la trame s'épaississait, capturant des fragments d'aurores boréales et des poussières de comètes, formant un tissu si dense et si brillant qu'il semblait posséder sa propre gravité.

C'est alors que la forêt, la grande sentinelle végétale dont les racines s'abreuyaient aux sources du Temps, décida de répondre à l'offense.

Un grondement sourd, semblable à la plainte d'une montagne qui s'effondre, secoua le sol de terre battue. Par les fenêtres, Elia vit les arbres s'incliner, non sous le vent — car l'air était devenu immobile comme de la pierre — mais par une volonté propre. Les ronces de nacre, d'un blanc opalin et tranchantes comme des lames d'obsidienne, jaillirent de l'humus avec une vélocité de serpents. Elles grimpèrent le long des murs de chaume, leurs épines s'enfonçant dans le bois vieux de plusieurs siècles, cherchant à sceller chaque interstice, chaque orifice par lequel la lumière hérétique de Maelis s'échappait.

L'atelier fut bientôt plongé dans une pénombre étouffante, à l'exception de la zone entourant le métier à tisser qui irradiait d'une lueur de magnésium. Les lianes nacrées commençaient à ramper sur le toit, s'entrelaçant pour former un dôme protecteur, une gangue organique destinée à isoler la plaie que Maelis était en train d'ouvrir dans la

voûte céleste. Les renards de verre, à l'extérieur, redoublèrent leurs carillons d'effroi, leurs corps se fissurant sous la pression des énergies contradictoires qui saturaient l'atmosphère.

— La forêt tente de nous enterrer vivantes pour sauver l'Aube, comprit Elia, dont les doigts cherchèrent instinctivement l'aiguille d'argent cachée dans son tablier.

Elle s'approcha de Maelis, mais une décharge de pure mélancolie la repoussa. L'espace autour du métier était devenu instable, une zone où les souvenirs se matérialisaient sous forme de paillettes de givre. On y voyait des visages oubliés, des échos de rires d'enfants, des spectres de caresses qui s'évaporaient sitôt nés. Maelis puisait dans son propre sang, dans sa propre essence, pour donner corps à cette chimère de lumière.

— Laisse-moi finir, haleta Maelis, et ses paroles semblaient venir de très loin, comme si elles traversaient des lieues de quartz. Je sens son souffle... Il est juste derrière cette trame... Encore quelques rangs de lumière... et le temps reculera.

Un craquement sinistre retentit. La faille de néant, ce trait d'encre absolue qui trônait au-dessus de l'ouvrage, s'élargit brusquement. Elle ne se contentait plus de boire la lumière ; elle commençait à aspirer la structure même de la pièce. Les outils d'Elia, ses fioles d'infusions de mémoire, ses précieux écheveaux de soie lunaire, tout s'élevait lentement, attiré par ce gouffre sans fond. Le monde extérieur n'était plus qu'un lointain souvenir de grisaille sous le dôme de ronces.

Elia vit alors une goutte de couleur — un bleu de cobalt pur, arraché sans doute au dernier souvenir de l'océan — glisser le long de la joue de Maelis et se fixer sur le tissu. À cet instant, l'hérésie fut totale. L'Été de Poussière d'Étoiles pulsa d'une vie propre, une pulsation organique et terrifiante qui fit voler en éclats les vitres de l'atelier. Les renards de verre se brisèrent à l'unisson, leurs fragments se transformant en une poussière scintillante qui fut immédiatement aspirée par le métier.

Le Val sans Nom n'était plus qu'un squelette de monde. Les collines étaient devenues des ondulations de papier mâché, les arbres des ombres bidimensionnelles. Seule la chaumière, emmaillotée dans son linceul de nacre, subsistait comme un îlot de matière au milieu d'un océan de vide chromatique.

Elia s'élança, ignorant la brûlure de l'air qui se raréfiait. Elle ne chercha pas à arrêter les mains de Maelis, car elle savait que la volonté humaine était désormais impuissante face à la machine qu'elle avait éveillée. Au lieu de cela, elle plongea sa main dans le sac de son tablier et en tira un fil qu'elle n'avait jamais osé utiliser : un fil de ténèbres primitives, récolté aux confins de la première nuit du monde.

— Si tu veux tisser une saison qui n'existe pas, cria-t-elle pour couvrir le vacarme du néant, il lui faut une racine de réalité pour ne pas nous emporter toutes !

Elle piqua l'aiguille d'argent directement dans la trame de l'été artificiel. Le contact produisit un éclair de silence, un choc si violent que le temps lui-même parut hoqueter. Le fil de ténèbres s'enroula autour des fibres de poussière d'étoiles, agissant comme un ancrage, une suture de plomb dans une étoffe de mirages.

La forêt, sentant cette intrusion de l'ancien dans le nouveau, resserra son étreinte. Les ronces de nacre percèrent le chaume du toit et descendirent en cascades d'ivoire, s'enroulant autour des jambes des deux femmes, les liant au sol, les liant au destin qu'elles étaient en train de forger. L'atelier n'était plus qu'une chrysalide de branches et de lumière mourante.

Dehors, le ciel n'était plus. Il n'y avait plus que l'attente, un blanc infini et terrible, un silence de neige avant la première parole du monde. Au centre de cette dévastation, le métier à tisser continuait son chant de bois et d'os, créant centimètre par centimètre une aube nouvelle, une aube hybride, née d'un crime chromatique et d'une douleur sans nom, tandis que la Sutureuse et l'Obsédée s'enfonçaient lentement sous le dôme

végétal, oubliées du reste de l'univers.

# Chapitre 8

## La Nuit des Mailles Rompues

Un craquement de cristal millénaire déchira le silence de l'atelier, un bruit de soie ancienne que l'on brusque, et le zénith du Val sans Nom s'ouvrit comme une plaie sur un corps d'outre-monde. Ce n'était pas l'obscurité qui s'en échappait, mais une absence, un non-lieu d'un blanc de craie froide qui aspirait les couleurs du monde. Sous ce dôme supplicié, la forêt farouche poussa un hurlement de sève et de racines, une vibration sourde qui fit tressaillir les flacons de mémoire sur les étagères de bois flotté. Les ronces de nacre, sentinelles d'ivoire aux épines de givre, ne se contentaient plus de murer l'entrée ; elles jaillissaient désormais des fentes du plancher, s'enroulant autour des pieds du métier à tisser avec la fureur d'un amant trahi.

Elia, la Sutureuse du Ciel, était suspendue à sa propre œuvre, les mains prises dans la trame de l'été de poussière d'étoiles. Ses doigts, autrefois agiles comme des libellules d'argent, ne semblaient plus que des brindilles fragiles luttant contre un courant trop vaste. Le fil de lumière boréale qu'elle tentait de guider vibrait d'une fréquence instable, émettant des sifflements d'oiseaux de feu. Chaque fois que la navette de bois d'os traversait le champ de vision de Maelis, elle laissait derrière elle une traînée de pollen d'ambre qui brûlait l'air d'une chaleur artificielle, une saison volée à l'éternité.

— Lâchez-prise, Elia ! cria Maelis, dont la voix semblait étouffée par l'épaisseur de la brume qui envahissait la pièce.

Mais la Sutureuse ne répondit pas. Ses yeux, devenus d'un gris d'orage électrique, étaient fixés sur la déchirure là-haut, par-delà le chaume éventré. La voûte céleste ne se contentait plus de s'effiloche ; elle se délitait en lambeaux de velours indigo, révélant les rouages d'un univers mis à nu, des engrenages de lumière blanche qui

grinçaient sous la pression de l'hérésie. Le Val tout entier semblait vouloir s'engouffrer dans cette béance, les arbres se courbant vers le haut comme s'ils cherchaient à boucher le trou de leurs branches désespérées.

Une ronce de nacre, plus épaisse qu'un bras de nouveau-né et parsemée de fleurs de lune aux pétales tranchants, s'enroula autour de la taille d'Elia. Elle ne cherchait pas à la blesser, mais à l'arracher à la machine, à détruire cette toile de miracles empoisonnés qui agissait comme un aimant sur le vide. Le sang d'Elia, s'il en coulait, n'était que du mercure liquide qui perlait sur le lin de son tablier, scintillant comme des rosées de mercure sous la lumière déclinante du monde.

Maelis s'avança, ses pieds s'enfonçant dans un tapis de feuilles de verre qui se brisaient avec des tintements de harpe. Elle vit alors le visage de la Sutureuse : les rides de ses tempes s'illuminaient, révélant les chemins de toutes les réparations passées, les cicatrices de tous les aubes qu'elle avait dû recoudre au fil des siècles. Elia se consumait. Elle devenait une mèche de bougie dans le souffle d'un dieu en colère. L'été qu'elles tissaient ensemble n'était pas une renaissance, c'était une nécrose de lumière.

— L'ordre des choses ne tolère pas les souvenirs que l'on ressuscite avec de la foudre, murmura Elia, sa voix n'étant plus qu'un froissement de pétales séchés. Maelis, regardez ce que votre désir a fait de la nuit. Il n'y a plus d'étoiles pour guider ceux qui partent, car nous avons utilisé leur éclat pour fabriquer un mirage.

Dehors, les renards de verre couraient en cercles frénétiques, leurs corps transparents reflétant l'agonie du firmament. La forêt, jalouse de son silence et de ses secrets de mousse, resserrait son étreinte. Les murs de chaume de l'atelier commençaient à gémir, les poutres se tordant comme des membres fatigués. Un vent né de nulle part, chargé d'une odeur d'ozone et de lys fanés, balaya la pièce, renversant les infusions de mémoire. Les souvenirs s'en échappèrent en volutes irisées : des rires d'enfants oubliés, le parfum d'une pluie d'un autre âge, la chaleur d'un premier soleil. Ils

tourbillonnèrent dans le chaos avant d’être aspirés vers le haut, vers la gueule béante du ciel dévasté.

Maelis tendit la main vers le métier à tisser. Elle vit, au centre de l’étoffe, l’image de celui qu’elle voulait ramener : une silhouette de fumée dorée, une ombre aimée qui semblait l’appeler de l’autre côté du miroir du temps. Il suffisait de quelques nœuds supplémentaires, d’une dernière injection de volonté pure, et la saison artificielle serait achevée. Le prisonnier des plis du temps pourrait alors franchir le seuil. Mais à quel prix ? Elia n’était plus qu’un spectre de transparence, ses mains se dissolvant dans les fils de lumière qu’elle tenait encore.

Le plafond de l’atelier céda tout à fait. Ce ne fut pas une chute de débris, mais une ascension de la matière. Les objets, les meubles, les fioles montaient vers le blanc, comme des offrandes jetées dans un brasier d’absence. La gravité elle-même semblait hésiter, hésitant entre la terre nourricière et le gouffre céleste. Les ronces de nacre se hissèrent jusqu’au métier, leurs pointes de diamant perçant le bois ancien, cherchant à briser le cœur de la machine.

— Si vous finissez ce point, Maelis, il n’y aura plus de Sutureuse pour refermer la plaie, souffla Elia, son corps vibrant comme une corde de violon sur le point de rompre. Le Val deviendra un désert de nacre où même les rêves ne pourront plus pousser. Choisissez entre l’écho d’un amour et le souffle du monde.

Maelis regarda la silhouette dorée dans la trame. C’était une promesse de douceur, un baume pour son cœur de brume grise. Mais elle vit aussi les mains d’Elia, ces mains qui avaient soigné les blessures de l’horizon, ces mains qui aujourd’hui se sacrifiaient pour une folie qu’elles n’avaient pas engendrée. Elle vit la forêt, cette cathédrale de sève qui hurlait sa douleur, ses racines s’arrachant au sol dans un ultime effort de protection.

Soudain, Maelis ne vit plus l’été dans le métier à tisser, elle ne vit qu’un crime

chromatique, une dissonance dans la symphonie des sphères. Elle se saisit des ciseaux de bronze qui pendaient à la ceinture de la Sutureuse — des ciseaux qui ne coupaient pas la matière, mais les liens entre les destins. L'acier froid, gravé de runes de silence, semblait peser le poids d'une montagne.

Elle plongea les lames dans la trame de poussière d'étoiles.

Le cri qui s'ensuivit ne fut pas humain. C'était le chant d'une saison qui meurt avant de naître, un hurlement d'aurore boréale assassinée. Des étincelles de toutes les couleurs du prisme jaillirent des ciseaux, aveuglant les deux femmes. Le fil de plomb que Maelis avait introduit pour ancrer son rêve se rompit avec un bruit de tonnerre souterrain. L'énergie libérée fut si violente que les ronces de nacre furent projetées contre les murs, leurs fleurs d'ivoire se brisant en une pluie de confettis de nacre.

Puis, le silence. Un silence plus lourd que la pierre, plus profond que l'océan.

Maelis rouvrit les yeux. L'atelier était dévasté, jonché de débris de lumière éteinte et de pétales de nacre. Le métier à tisser était fendu en deux, son bois d'os noirci comme par la foudre. Mais au-dessus d'elles, la béance blanche se refermait. Les bords du ciel se rejoignaient lentement, cicatrisant d'eux-mêmes maintenant que le poison du mirage avait été extrait. La voûte céleste ne retrouva pas son bleu parfait ; elle restait marquée d'une longue traînée d'argent, une cicatrice lumineuse qui rappellerait à jamais la nuit où l'aube fut presque brisée.

Elia était effondrée au sol, son tablier en lambeaux, mais sa respiration était régulière, pareille au bruissement d'un vent léger dans les hautes herbes. Ses mains étaient redevenues de chair et de sang, bien que parcourues de nouvelles veines de lumière qui ne s'éteindraient jamais.

La forêt, apaisée, commença à retirer ses ronces. Les racines retournèrent s'enfouir dans l'humus, laissant derrière elles des traînées de nacre qui s'évaporaient déjà.

Dehors, les renards de verre s'arrêtèrent de courir et s'assirent sur leurs queues de cristal, fixant la nouvelle couture du ciel avec une gravité solennelle. La menace de la nuit éternelle s'éloignait, laissant place à un crépuscule d'une douceur infinie, une heure entre les mondes où tout semblait de nouveau possible, à condition d'accepter l'imperfection des jours.

Maelis regarda ses mains vides. Le rêve s'était envolé, retourné à la poussière d'étoiles dont il était issu. Elle ressentait un vide immense, une solitude de cèdre solitaire sur une crête dénudée. Mais en regardant Elia se redresser avec une grâce de cygne blessé, elle comprit que la beauté ne résidait pas dans la capture du temps, mais dans le soin qu'on apportait à ses déchirures. La Sutureuse se tourna vers elle, et dans ses yeux, Maelis vit pour la première fois non pas le reflet de sa propre douleur, mais l'éclat de la gratitude d'un monde qui recommençait à respirer.

# Chapitre 9

## Le Sacrifice de l'Aube

L'aiguille d'argent frissonnait entre les doigts d'Elia comme une plume de héron prise dans un tourbillon de givre, captant les derniers reflets d'un soleil qui refusait de mourir. Au-dessus d'elles, la voûte céleste n'était plus qu'une étoffe malmenée, un velours d'indigo s'effilochant en lambeaux de tempête, révélant derrière sa trame les abîmes pâles d'un néant sans étoiles. Le Val sans Nom retenait son souffle, les racines des arbres s'enfonçant plus profondément dans le terreau d'ambre pour ne pas être emportées par le vertige des hauteurs. À quelques pas, suspendu dans l'air tel un lampion de désirs interdits, l'Été de Poussière d'Étoiles palpait d'une lueur d'or liquide, une saison artificielle dont chaque filament vibrat du souvenir des amours perdues et des matins qui n'auraient jamais dû s'éteindre.

Elia leva les yeux vers la déchirure, ce grand cri muet qui balafrait le zénith, et comprit que le ciel ne pourrait plus supporter le poids de ce rêve. L'air goûtait l'ozone et la lavande séchée. Les renards de verre, statuettes de lumière figées dans la fougère, observaient la Sutureuse avec des prunelles de cristal où dansaient les reflets de la catastrophe imminente. Ils savaient, comme la forêt de nacre le savait, que la beauté du monde résidait dans sa finitude, dans cette délicate frontière entre l'éclat de l'aube et le repos de l'ombre.

« Il faut dénouer l'impossible, Maelis, » murmura Elia, sa voix coulant comme un ruisseau sur des galets de lune. « Pour que le monde respire à nouveau, nous devons rendre au ciel ce que nous avons tenté de lui dérober. »

Maelis, le visage balayé par les ombres de l'atelier de chaume, serra contre son cœur la fiole de vide, un flacon de verre soufflé dans le souffle d'un géant oublié, où ne

résidait qu'un silence absolu. Ses yeux, autrefois chargés d'une brume grise et lourde comme un chagrin d'automne, s'illuminaient d'une clarté douloureuse. Elle voyait l'œuvre de sa vie — cet été de lumière qu'elle avait tant espéré pour ramener l'être aimé des plis du temps — commencer à se déliter sous la simple intention de la Sutureuse.

D'un geste d'une lenteur liturgique, Elia piqua la pointe de son aiguille dans le flanc du songe. Un son de harpe brisée résonna dans toute la vallée. Aussitôt, le fil de lumière boréale qu'elle avait utilisé pour tisser l'été artificiel commença à se dévider, s'échappant de la sphère dorée comme le sang d'une aurore blessée. L'aiguille d'argent devint un paratonnerre, canalisant l'énergie brute des constellations sacrifiées. Elia commença sa danse. Ses mains traçaient dans l'air des arabesques de soie, saisissant les fils d'or évanescents pour les projeter vers la béance du ciel.

Chaque point de suture était un poème de lumière jeté à la gueule de l'abîme. Elle cousait avec une ferveur de sainte, mariant le bleu délavé du néant à l'or vibrant du souvenir. La forêt farouche grogna, ses ronces de nacre s'écartant pour laisser passer ce flux de vie qui montait vers les hauteurs. Les arbres semblaient s'incliner, leurs feuilles d'argent bruissant comme des milliers de clochettes sous le vent de la rédemption. Mais la déchirure était vaste, une plaie béante que des millénaires d'oubli avaient creusée, et l'énergie de l'Été de Poussière d'Étoiles, bien qu'immense, commençait à faiblir avant que la cicatrice ne soit refermée.

Un craquement tellurique secoua le sol. Le ciel rejeta la greffe, une décharge de foudre opaline projetant Elia contre les murs de l'atelier. L'aiguille d'argent tomba au sol avec un tintement de glace morte. La tempête de lumière tournait désormais sur elle-même, un vortex indomptable qui menaçait de consumer tout le Val pour nourrir son appétit de renaissance.

C'est alors que Maelis s'avança. Sa silhouette semblait fragile comme une tige de roseau sous la neige, mais ses pas étaient ancrés dans une certitude nouvelle. Elle ne

regardait plus le passé ; elle regardait la Sutureuse, épuisée, dont les mains marquées de cicatrices argentées tremblaient sur le sol de terre battue. Maelis comprit que pour soigner le monde, il ne suffisait pas de donner la lumière ; il fallait aussi offrir un réceptacle à l'ombre.

Elle déboucha la fiole de vide.

Le silence qui s'en échappa fut plus assourdissant que le tonnerre. C'était une absence de son, une respiration retenue depuis l'origine des temps. Le vortex de poussière d'étoiles, privé de son centre, fut aspiré vers le flacon. Maelis se tenait au cœur de l'ouragan, ses cheveux de jais s'envolant comme des ailes de corbeau, sa peau irradiant d'une pâleur de marbre antique. Elle capturait l'excès, le trop-plein de magie qui menaçait de briser la trame du réel.

« Prends le reste, Elia ! » cria-t-elle à travers le fracas des sphères. « Finis de broder l'aube ! »

Elia se redressa, retrouvant dans le sacrifice de l'étrangère une force puisée aux sources de la terre. Elle ramassa l'aiguille, qui s'embrasa d'un feu blanc. Elle ne cousait plus seulement avec de la lumière, mais avec la volonté pure. Elle utilisa les derniers filaments de l'été mourant, les tressant avec les cheveux de Maelis et les murmures de la forêt pour sceller la plaie céleste. Le ciel commença à se refermer, les bords de la déchirure se rejoignant comme les lèvres d'une plaie que le temps consent enfin à guérir. Une dernière étoile, plus brillante que toutes les autres, naquit de la pointe de l'aiguille pour s'incruster au centre de la nouvelle couture, un sceau d'argent marquant la victoire de la vie sur l'obsession.

Le silence retomba sur le Val sans Nom. Un silence de duvet et de mousse.

La sphère d'or avait disparu. Il ne restait dans les mains de Maelis que la fiole, désormais opaque, remplie d'une substance moirée qui ressemblait à des cendres de

nébuleuses. Elle avait sacrifié l'espoir de revoir le visage aimé, elle avait renoncé à la saison qui n'existait pas pour permettre au jour de se lever une fois de plus.

Dehors, la lisière de la forêt s'était apaisée. Les ronces de nacre s'étaient muées en fleurs de jasmin des neiges, dont le parfum sucré envahissait l'atelier. Elia s'approcha de Maelis et posa une main sur son épaule. Sa peau était chaude, vibrante de la vie qu'elle venait de sauver. Les mains de la Sutureuse ne tremblaient plus ; elles étaient simplement les mains d'une femme qui savait que chaque cicatrice est une ligne d'écriture sur la peau du monde.

Par la fenêtre ouverte, elles virent les renards de verre s'élancer vers les collines, leurs corps de cristal reflétant les premières teintes d'une aube véritable, une aube teintée de rose pâle et de safran, imparfaite, fragile, mais réelle. Le ciel portait désormais une longue traînée de perles argentées, une couture visible qui rappellerait à jamais que la lumière a besoin de l'ombre pour être admirée. La nuit éternelle avait reculé, laissant place à la promesse d'un matin ordinaire, le plus précieux des trésors. Maelis laissa échapper un soupir, et dans l'air frais de la forêt, son souffle forma une petite nuée dorée qui monta rejoindre les étoiles de la suture, comme un dernier adieu à ce qui avait été, et un premier salut à ce qui allait naître.

# Chapitre 10

## La Couture du Cœur

Le calme qui suivit ne fut pas celui d'un oubli, mais celui d'une respiration retrouvée, une expiration longue et bleue qui courait sur les crêtes de la forêt farouche. Dans l'atelier de chaume, où les odeurs de mousse humide et de métal céleste s'entrelaçaient encore, le temps semblait s'être figé dans une goutte d'ambre translucide. Elia restait immobile, ses doigts effleurant le bois de la table de couture, sentant la vibration décroissante de la réalité qui s'était, un instant, presque déchirée. Dehors, le ciel n'était plus le même. La voûte d'azur portait désormais une couture d'une beauté douloureuse, une traînée d'opale et de nacre qui barrait l'immensité d'un horizon à l'autre. Ce n'était pas une blessure, mais une ponctuation de lumière, le rappel iridescent que le monde avait été maintenu par un fil, et que ce fil avait tenu.

Maelis se tenait sur le seuil, sa silhouette découpée contre l'or naissant du matin. La brume grise qui, autrefois, semblait s'échapper de ses orbites pour empoisonner son regard s'était évaporée. Ses yeux étaient devenus deux lacs de quartz clair, profonds et paisibles, où ne flottait plus l'obsession des spectres. Elle ne cherchait plus à remonter le courant du temps pour repêcher les naufragés de son cœur ; elle semblait enfin accepter d'être portée par le fleuve. Elia s'approcha d'elle, ses pas étouffés par les joncs tressés qui jonchaient le sol. Elle ne dit rien, car les mots auraient été trop lourds, trop épais pour cette atmosphère de cristal. Elle tendit simplement à la jeune femme une petite fiole de verre soufflé, à l'intérieur de laquelle tourbillonnait un reste d'infusion de mémoire, non plus pour oublier, mais pour infuser de douceur les souvenirs les plus amers.

La forêt, sentinelle végétale dont les ronces de nacre avaient menacé de tout engloutir, commençait à se rétracter. Les épines de nacre, qui luisaient comme des

griffes de lune sous l'orage, redevenaient de simples tiges de bois sombre, se mêlant à l'humus fertile. Le Val sans Nom reprenait ses droits, mais avec une déférence nouvelle. On entendait au loin le tintement cristallin des renards de verre qui regagnaient leurs tanières de saphir, leurs queues laissant des traînées de poussière de diamant sur les fougères géantes. Tout était à sa place, et pourtant, tout était transfiguré. La magie, autrefois vécue par Maelis comme une force hostile et étrangère, était devenue l'air même qu'elle respirait.

Maelis posa sa main sur le chambranle de la porte, sentant la sève circuler sous l'écorce morte. Elle ne vit plus une simple cabane, mais un nœud de convergences, un point de suture vital dans la trame de l'existence. Elle se tourna vers Elia, et dans ce dernier échange de regards, il n'y avait plus la détresse de la suppliante ni la distance de l'artisan. Il y avait la reconnaissance de deux âmes qui avaient, ensemble, contemplé le revers du décor.

— Tu reviendras vers le bruit du monde, murmura Elia, sa voix comme le froissement de la soie sur le grès. Mais tu n'y seras plus jamais seule.

Maelis sourit, et ce sourire avait la clarté d'une source cachée. Elle ne repartait pas avec l'être aimé qu'elle avait tenté d'arracher au néant, mais elle repartait avec quelque chose de plus vaste : la capacité de percevoir l'invisible. Pour elle, désormais, chaque battement d'aile d'un colibri serait une symphonie, chaque reflet dans une flaque de pluie serait une porte dérobée vers un autre univers, et chaque ride sur le visage d'un passant serait une rivière d'histoire. La ville, avec ses ombres et ses architectures de fer, ne serait plus une prison grise, mais un champ de miracles attendant d'être déchiffrés. Elle fit un pas dans l'herbe haute, et les fleurs de lune s'inclinèrent sur son passage, reconnaissant en elle une initiée du merveilleux.

Elia la regarda s'éloigner jusqu'à ce que sa silhouette ne soit plus qu'un point de lumière entre les troncs millénaires. La Sutureuse du Ciel se retrouva seule dans le silence retrouvé de son sanctuaire. Elle s'assit devant son métier à tisser, mais elle

n'éprouvait pas le besoin de reprendre l'aiguille immédiatement. Elle laissa ses mains, marquées par les cicatrices argentées du destin, reposer sur ses genoux. Elle se sentait reliée à chaque feuille, chaque insecte, chaque souffle de vent qui faisait frissonner la canopée. Son propre secret, cette déchirure ancienne qu'elle portait en elle comme un poids de plomb, s'était enfin dissous dans l'acte de réparation qu'elle venait d'accomplir. Elle n'était plus seulement celle qui répare les accrocs du ciel ; elle était devenue une partie intégrante de la couture.

Elle se leva et sortit à son tour, s'enfonçant dans la lisière de la forêt. Là où les racines s'entrelaçaient pour former des cathédrales de bois vivant, elle s'arrêta. Elle posa son front contre l'écorce d'un chêne-miroir, sentant la chaleur de la terre monter jusqu'à elle. La forêt ne grondait plus. Elle chantait un hymne ancien, une mélodie de sève et de chlorophylle qui célébrait l'équilibre retrouvé. Elia ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, elle vit la trame du monde, infinie, complexe, magnifique. Elle comprit que son rôle n'était pas de lutter contre l'entropie, mais de l'accompagner, de transformer chaque rupture en une occasion de broderie.

Le ciel, au-dessus d'elle, continuait de briller de cette cicatrice irisée. Avec le temps, elle s'estomperait peut-être, devenant une simple traînée de nuages de nacre, mais elle resterait inscrite dans la mémoire des éléments. Les renards de verre en parleraient aux sources, et les sources le confieraient aux océans. La Sutureuse avait recousu son propre destin à celui de la terre farouche, acceptant que la perfection n'était pas l'absence de failles, mais la beauté avec laquelle on choisissait de les combler.

Elle ramassa une petite pierre de lune tombée d'une branche et la glissa dans la poche de son tablier de lin. C'était un présent de la forêt, un gage de paix. Le vent se leva, porteur de l'odeur du sel et du jasmin des terres lointaines, et Elia se mit à marcher, non plus comme une gardienne isolée, mais comme une voyageuse immobile au cœur du miracle permanent. Chaque pas était une suture, chaque souffle était un fil, et le monde, sous la lueur d'une aube qui ne finirait jamais tout à fait, était enfin complet.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Recoudre l'Aube en lisière"*

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)